

Son nom est Orson Welles, et il était un génie



De « La guerre des mondes » à « Citizen Kane » en passant par « Othello » et « Falstaff », magistrale exposition sur la vie et l'œuvre du légendaire Orson Welles à Paris.

FABIENNE BRADFER
ENVOYÉE SPÉCIALE À PARIS

Des Martiens envahissent le monde... C'est ce qu'Orson Welles fait croire aux Américains qui écoutent la radio en direct le soir d'Halloween 1938. C'est par sa voix, qui en fait une star nationale suite à *La guerre des mondes* de H.G. Wells ainsi contée, que la Cinémathèque française introduit le visiteur/spectateur dans l'exposition qu'elle consacre à ce génie visionnaire quarante ans après sa mort et qui se définit par ces mots offerts dès l'entrée : « Mon nom est Orson Welles. Je suis un auteur, je suis un producteur, je suis un réalisateur, je suis un magicien, je suis un acteur. Je me produis sur scène et à la radio. Pourquoi suis-je si nombreux et vous, si peu... »

A 23 ans, il a déjà aussi mis en scène et interprété de façon très moderne *Faust*, *Macbeth* ou *Jules César* au théâtre. Trois ans après le scandale de *La guerre des mondes* qui terrorisa tant d'auditeurs, Orson Welles réalise *Citizen Kane*, coup d'essai et coup de maître cinématographique, marqué du sceau de l'énigme quand, dans la fameuse scène finale de ce portrait flamboyant de W.R. Hearst, le magnat de la presse – dont la trajectoire fait écho aujourd'hui à celle de Donald Trump ou Elon Musk – murmure dans un dernier souffle ce mystérieux « Rosebud ». Mise en contexte magnifiquement poétique de ce chef-d'œuvre, considéré pendant 50 ans comme le plus grand film de tous les temps (il sera détrôné par *Jeanne Dielman*, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles, de notre compatriote Chantal Akerman, en 2022) qui confirme d'emblée que l'artiste célébré dans ce dédale de vitrines, photos de tournage, affiches, extraits d'interviews et de films, autoportraits, caricatures, dessins de Jodorowsky ou Jim Henson, manuscrits annotés et lettres, jusqu'à sa caméra et sa

table de montage, est une figure hors norme, très vite marginalisée à Hollywood qui remanie ses films, le censure, car trop libre, trop audacieux. Dès 1947, il quittera d'ailleurs les Etats-Unis pour l'Europe, le FBI le considérant comme un sympathisant communiste.

« Toujours lui devant tout »

Scénographie sur fond noir. Jeux de miroirs éclatés pour mieux découvrir cet enfant prodige qui explora l'Irlande à 16 ans, ce *wonder boy* qui partit à la conquête de New York, à la fois auteur de films, roi Lear dépossédé de son royaume, souverain incontesté des cinéphiles. De François Truffaut, qui lui rend hommage dans *La nuit américaine* avec ce gamin qui vole les photos de *Citizen Kane* à la devanture d'un cinéma, au ciné-club des femmes dans *Les Sopranos* en passant par les Peanuts, Woody Allen, Joe Dante ou David Fincher, Welles fut une référence et le reste. « Toujours lui devant tout », affirmait Godard.

En proposant des extraits de films bien choisis, l'exposition met en évidence la révolution visuelle à travers les figures de style, le montage rapide, la profondeur de champ, les contre-plongées. Orson Welles, qui a un style novateur dès *Citizen Kane* – un plan sur trois est truqué, manière de faire croire au réalisme avec des compositions visuelles impossibles –, disait : « Je ne veux pas que mes films soient distrayants. Je veux qu'ils soient une expérience pour le public. »

Un jeu de miroirs faisant référence à la scène finale de *La Dame de Shanghai*, où s'expriment une inventivité plastique et la virtuosité de la mise en scène, met le visiteur au cœur de ce dispositif visuel incroyable. Parfois, cela passe par des chefs-d'œuvre mutilés, comme *La splendeur des Amberson*, comme par d'autres chefs-d'œuvre tels que *La soif du mal* ou *Falstaff*. Mais toujours Orson Welles fascine par la richesse visionnaire de son œuvre. Car il n'a cessé de se réinventer, n'a jamais fait deux fois le même film, a continuellement expérimenté.

Capable de tout jouer

Génial inventeur de formes, dynamiteur du récit cinématographique, Orson Welles est aussi un acteur. Un acteur capable de tout jouer, se grimaçant génialement en vieillard alors qu'il est en pleine jeunesse. Le plus grand des acteurs shakespeariens ? En tout cas, l'un des meilleurs. Son *Othello*, présenté en compétition au Festival de Cannes en

1952, remporte le grand prix. Son *Falstaff* est un film majeur. Orson Welles s'approprie et réinvente l'œuvre de Shakespeare, en l'appréhendant de l'intérieur comme personne et en lui donnant une nouvelle dimension cinématographique spectaculaire.

On s'attarde sur la période 1947-1968, où il est une star en Europe, puis sur la période 1969-1985, où il apparaît comme un souverain sans royaume, les portes du Nouvel Hollywood lui restant fermées. Tous ses projets échouent et il est durement attaqué par les biographes et journalistes. Spirale négative des dernières années. On parle de « la légende noire » d'Orson Welles, mais lui, devenu avatar de lui-même, gagne bien sa vie sur les plateaux télé ou en multipliant les pubs, que ce soit pour du vin californien ou des petits pois.

Avec ses deux dernières productions, *Vérités et mensonges* ainsi que *Filming Othello*, il introduit la notion de films-essais. Ni fiction ni documentaire, mais des essais biographiques dans lesquels il modifie sa façon de filmer. Toujours expérimentateur. D'où des fragments, une série de films non terminés, ses essais pour Don Quichotte.

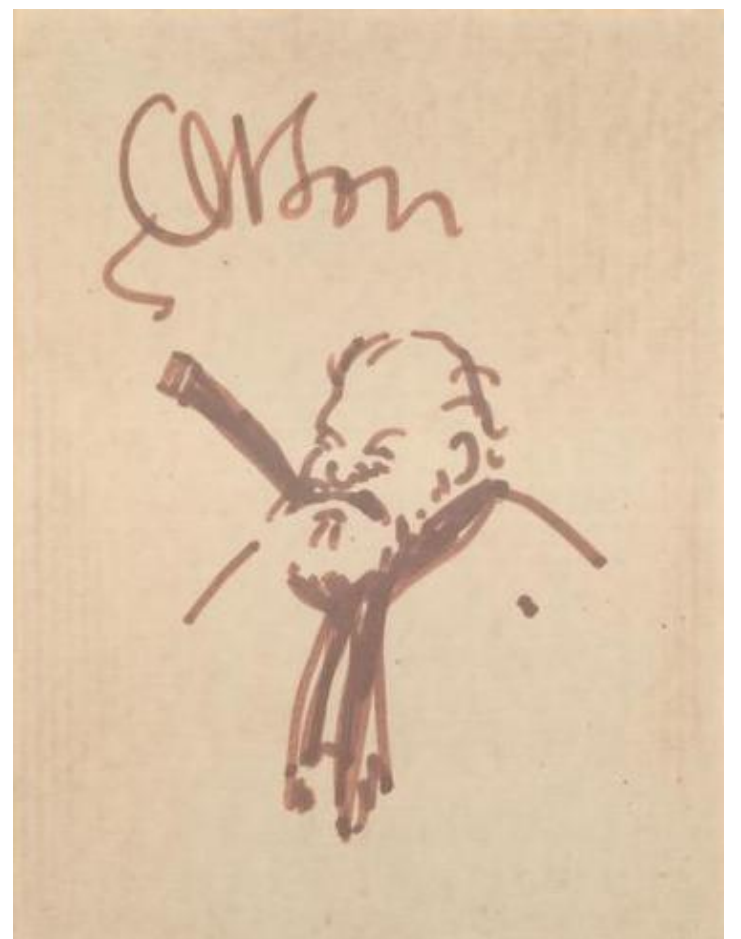
Sa vie est un roman, son existence fut romanesque. L'exposition scindée en cinq sections, riche de plus de 400 œuvres (photos, archives, boucles audiovisuelles, installations), d'une quarantaine d'œuvres d'Orson Welles en tant que dessinateur et sculpteur ainsi que des images inédites issues des collections personnelles d'Orson Welles et de l'actrice Oja Kodar, sa compagne de 1962 à 1985, aide à mieux comprendre la singularité et le processus créatif d'Orson Welles et rend compte de cette vie d'exception. « Je suis contre la postérité. C'est aussi vulgaire que le succès », disait-il. Mais, pour le paraphraser, on peut dire aussi que dans un sens, ses pensées, son amour et ses idées forment une immense symphonie, et en ce sens, il rejoint Cervantès, Don Quichotte et Sancho Pança.

Exposition jusqu'au 11 janvier à la Cinémathèque française, 51 rue de Bercy, Paris 12^e. Le lundi et du mercredi au vendredi de 12 à 19 h, les week-ends, vacances scolaires et jours fériés de 11 à 20 h. Plein tarif 14 euros. Infos : cinematheque.fr

En complément, l'excellent ouvrage *My name is Orson Welles*, sous la direction de Frédéric Bonnaud, Ed. La Cinémathèque française et Ed. de La table Ronde, 464 pages, 44,50 euros.

Devenu l'avatar de lui-même dans les dernières années de sa vie, Orson Welles reste celui qui inventa le concept d'« auteur de films ». A ce propos, Jean-Paul Sartre parlera d'« écriture artiste ».

© CINÉMATHEQUE FRANÇAISE.



Autoportrait d'Orson Welles, un des trésors à découvrir dans l'exposition parisienne.

© CINÉMATHEQUE FRANÇAISE.



Scène mythique du tout aussi mythique « Citizen Kane », le chef-d'œuvre d'Orson Welles, qui vous happe dès l'entrée de l'exposition de la Cinémathèque française consacrée à ce génie visionnaire. © STÉPHANE DABROWSKI.